

3 juin > ROMAN Espagne

L'âme forte

Le commandant d'Auschwitz aime la musique. Il ordonne à un prisonnier juif de lui fabriquer un violon. Entre fiction et réalité, une fable poignante de la Catalane Maria Angels Anglada.

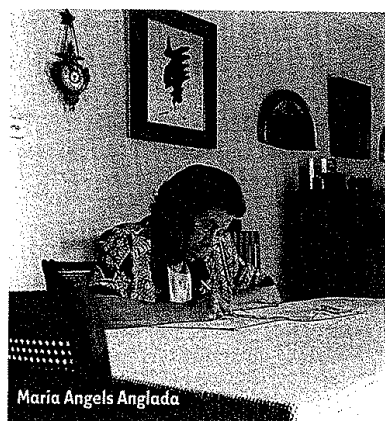
Un soir de décembre 1991, un violoniste venu donner des cours d'interprétation à Cracovie remarque, dans l'orchestre, une soliste dont le jeu et la sonorité le troublent. Une femme mûre, Regina. Plus tard, celle-ci lui prête l'instrument, « une petite merveille ». Ce violon, lui apprend-elle, est l'œuvre de son oncle Daniel, fait sur le modèle d'un Stradivarius. Lors du voyage de retour vers Paris, le virtuose lit les notes que Regina lui a confiées. Ainsi commence *Le violon d'Auschwitz*.

Le récit se déroule par brefs chapitres, entrecoupés de quelques documents puisés dans les archives de la SS : notes de service ou instructions disciplinaires comme en produisit par milliers la bureaucratie du crime. On découvre Daniel, un jeune luthier juif, qui s'est fait passer pour menuisier ébéniste. Cela lui permet de travailler pour la demeure du commandant et les embellissements que ce géant sadique et raffiné ne cesse d'y faire. David subit ainsi un sort un peu moins cruel qu'en usine.

Un jour, le commandant convie quelques amis à un concert dont les interprètes sont des prisonniers. Un grand violoniste, Bronislaw, joue faux. Le commandant décide de le châtier, mais David découvre que l'âme du violon de celui-ci est fendue. Il répare l'instrument. Si bien que le commandant et le médecin du camp – un de ces épouvantables « expérimentateurs » — font un pari dont Daniel est l'enjeu. Si Daniel parvient à fabriquer un violon digne d'un Stradivarius, le commandant gagne une caisse de bon vin. Si Daniel échoue, il appartient au médecin. Quant au violoniste Bronislaw, son sort dépend aussi du violon de Daniel.

Discrètement, presque silencieusement, sans jamais insister, la Catalane Maria Angels Anglada (1930-1999) raconte la fabrication du violon, ces instants de nostalgie, d'angoisse et de poignant bonheur vécus par Daniel tandis qu'il retrouve les colles, les vernis, les bois et les outils nécessaires. Comme tous les violons, ce « Stradivarius » aura une âme. Sa fabrication fait renaître Daniel à ses souvenirs. Par ses formes féminines, il évoque les amours d'autrefois. Tout autour, l'enfer continue.

Avec une grande économie de moyens, Maria Angels Anglada oppose le duo des tor-



Maria Angels Anglada

tionnaires (le commandant et le médecin) à celui du violoniste et du luthier. Elle offre une œuvre plus complexe qu'il n'y paraît, rigoureusement composée – comme il se doit, s'agissant de musique.

Le violon d'Auschwitz a remporté un vif succès en Espagne. Il permettra au public français de découvrir celle qui fut l'une des grandes figures de la littérature catalane, non traduite en français jusqu'à présent. J.-M. M.



Maria Angels Anglada
Le violon d'Auschwitz

STOCK

TRADUIT DU CATALAN
PAR MARIANNE MILLON
TIRAGE : 6 000 EX.
PRIX : 16 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-234-06248-1
SORTIE : 3 JUIN

22 mai > ROMAN Pays-Bas

Sacrilège et châtimement

Faber l'iconoclaste s'attaque à l'un des filons de l'édition planétaire : le thriller mystique.

Batave qui a longtemps vécu en Australie, et depuis 1993 dans les Highlands d'Ecosse, Michel Faber est devenu une star mondiale grâce à *La rose pourpre et le lys* (traduit en français à L'Olivier en 2005), qui se voulait, paraît-il, une parodie de roman victorien. C'était si bien fichu par notre Homo Faber qu'à l'époque nombre de lecteurs britanniques s'y trompèrent. *Shocking!* Il y a fort à parier que *Le cinquième Evangile* confortera ces gens dans leur opinion sur l'auteur : ce gars-là ne saurait être un gentleman. Car le voici qui s'attaque à deux sujets parmi les plus tabous dans le monde contemporain : l'histoire du Christ et les thrillers mystiques façon *Da Vinci Code* qui se servent de la religion pour séduire les masses, manipulées par des éditeurs mercantis et en général anglo-saxons. Ça a dû faire du bruit jusque dans les tourbières, dans les environs d'Inverness.

Faber nous conte donc la destinée d'un certain Theo Gripenkerl, un archéologue ni très sympathique ni très scrupuleux, parti acheter pour le compte de son université cana-

dienne des antiquités au musée de Bagdad. Suite à un attentat suicide, il découvre dans les décombres un trésor fabuleux : quelques rouleaux de papyrus renfermant les mémoires d'un certain Malchus, serviteur de Caïphe au Sanhédrin de Jérusalem, et donc contemporain du Christ dont il a suivi de près la trajectoire, un peu l'enseignement, avant de recevoir, au Golgotha où il se trouvait, une espèce d'illumination. Malchus raconte son histoire, apporte son témoignage de première main, et remet ainsi en cause les dogmes les plus sacrés du christianisme, dont la Résurrection. Bien plus humain que divin, les dernières paroles du Christ en croix auraient été adressées, non à son Père, mais aux légionnaires romains : « *S'il vous plaît, achevez-*

moi. » On se croirait chez les Monty Python plutôt que chez Martin Scorsese.

De retour chez lui, Gripenkerl – devenu Grippin pour faire moins juif et plus vendeur – s'empresse de traduire et de publier ce qu'il a baptisé *Le cinquième Evangile*, qui devient un formidable best-seller. Et c'est durant une exténuante tournée de promotion à travers les Etats-Unis que Grippin, jusque-là aux anges, grisé par sa gloire et sa fortune si rapides, va se rendre compte qu'il a joué à l'apprenti sorcier. Dans un pays aussi fondamentaliste, le supposé blasphémateur risque sa peau à chaque conférence.

Faber l'iconoclaste s'offre à la fois une satire de la crédulité et du fanatisme religieux, et une charge saignante contre les milieux éditoriaux anglo-saxons. C'est drôle, enlevé, cruel, tout au deuxième degré et, partant, très *british*. Ainsi, voici ce qu'inspire à Gripenkerl la découverte du texte de Malchus : « *Ce mec est chiant. Putain, qu'il est chiant.* » Ce qui n'est absolument pas le cas de Michel Faber. Toute ressemblance entre l'auteur et ses personnages ne saurait être envisagée, n'est-ce pas.

J.-C. P.



Michel Faber

Le cinquième évangile

L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ADELE CARASSO
TIRAGE : 11 000 EX.
PRIX : 18 EUROS ; 204 P.
ISBN : 978-2-87929-668-5
SORTIE : 22 MAI